


Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 29 JANVIER, 1880.

No. 15.

AVIS.

Ayant eu à m'absenter de la ville depuis le commencement du mois pour aller rendre les derniers devoirs à mon père, feu J. B. Bureau, autrefois Chef de Police de Québec, qui vient de mourir, c'est la raison pour laquelle le journal n'a pas paru.

P. NAP. BUREAU,

Editeur-Propriétaire.

LE JOUEUR PHILANTHROPE.

Suite et Fin.

Le prince s'était déjà retiré Sir Richard, avant de sortir, jetait un dernier coup d'œil dans les salons du Casino, lorsque son attention est attirée vers un groupe de personnes semblant prodiguer leurs soins à un malade. Il s'informe, on lui apprend qu'un jeune homme, dont on avait plusieurs fois remarqué la physionomie inquiète et soucieuse, est là, gisant sans connaissance. Après avoir distingué ces quelques mots incohérents : Libre ! Richard ! grâces ! on l'avait vu soudain s'affaïsser sur lui-même. Puis, le silence succédant à ces acclamations, une syncope totale avait suivi la crise nerveuse. L'Anglais s'approche, il reconnaît Chlestakoff, qui, à son insu, avait voulu suivre en personne toutes les péripéties du débat dont dépendait son sort. Témoin du suprême arrêt qui lui rendait la liberté, le jeune Russe n'avait pu résister au choc d'une pareille secousse. L'émotion avait brisé ses facultés, anéanti momentanément toute son économie vitale. Mais des soins habiles et empressés prévinrent les suites de l'accident.

Le lendemain, de bonne heure, Chlestakoff venait exprimer toute sa reconnaissance à Sir Richard. Après un moment d'effusion difficile à décrire :

—Monsieur, dit-il, un bienfait comme celui que je vous dois est de ceux que le cœur n'oublie jamais. Mais en diminuant le nombre des

malheureux condamnés aux rigueurs du régime moscovite, vous avez également sauvé une innocente que la fatalité semblait avoir désignée comme une nouvelle victime. Aujourd'hui, grâce à vous, je puis me marier sans léguer le plus cruel des fardeaux, sans envisager avec effroi les pénibles conséquences de cette alliance pour l'existence unie à la mienne. Vous me rendrez heureux, monsieur, en me permettant de présenter mon bienfaiteur à celle qui partage avec moi les fruits de votre philanthropie : et vous m'honorerez, si vous voulez bien consentir à m'assister dans le moment solennel dont j'attends la réalisation.

Sir Richard avait déjà fait tout ses préparatifs de départ, il devait quitter Vienne quelques heures plus tard.

—Monsieur, répondit-il, c'est avec regret que je me vois obligé de vous remercier ; je pars aujourd'hui même pour Pesth.

—Pour Pesth ! s'écrie Neston.

—Oui, dit l'Anglais. Je vais assister au mariage d'une de mes nièces, la fille d'un officier tué, il y a quelques années, dans les rangs de l'armée hongroise.

A ces mots, Neston pâlit. Il veut parler, son émotion l'en empêche ; sa poitrine se gonfle, son cœur bat violemment, les mots expirent sur ses lèvres. Il tire quelques papiers de sa poche et les présente à Haight.

Au bout d'un instant, le Russe et l'Anglais se jetaient dans les bras l'un de l'autre : le premier, fier de pouvoir employer la douce dénomination de *parent* à l'égard de celui qu'il considérait comme son libérateur ; le second, heureux d'avoir su associer sa passion de joueur à l'accomplissement d'une œuvre dont les bienfaits devaient, sans qu'il s'en doutât s'étendre jusqu'à un des êtres les plus chers à son cœur.

Le même jour, les deux voyageurs partaient pour Pesth et, peu de temps après, était célébré le mariage de Neston Chlestakoff avec Georgina Thompson, nièce de sir Richard.

UN ROI DANS LA CAMPINE.

Suite.

Triste et pensif, il errait des journées entières à travers la campagne ; il fuyait les jeux et les plaisirs auxquels le conviaient ses amis. Ce n'était plus le joyeux Bernard, qui semblait s'abandonner si gaiement au cours de la vie ; on ne le voyait jamais dans les cabarets, les jours de fête il s'égarait dans les vastes bruyères ou sous les sombres bois de sapins. Il s'acquittait de son travail sans zèle ni soin, et Pierre, qui s'en attristait, ne savait que penser de son fils, naguère si ardent à l'œuvre.

La pauvre Gertrude, particulièrement, voyait avec un chagrin de mère qu'une peine secrète consumait son fils. A maintes reprises elle avait essayé de deviner la cause de son mal ; mais en vain. Bernard, qui jusque-là n'avait eu rien de caché pour elle, se refusait obstinément à lui faire un aveu. La pauvre femme s'apercevait avec effroi que ce mal mystérieux auquel il était en proie conduisait à grands pas son fils vers la tombe.

Les fraîches couleurs avaient quitté ses joues, et son corps, si robuste naguère, s'était comme fondu sous l'action de la douleur, il ressemblait à un squelette vivant.

Torturée par l'inquiétude maternelle, elle voulait à tout prix pénétrer le fatal secret. Un jour que Bernard était plus triste et plus mélancolique que jamais, elle le prit par la main, le mena dans une chambre isolée, et là le supplia, au nom de tout ce qu'il aimait, de lui ouvrir son cœur. Elle pria, pleura, caressa, se jeta à genoux, embrassa les mains de son fils, et témoigna en un mot tant de chagrin, que celui-ci ne put résister plus longtemps : il confessa tout, et avoua à sa mère la passion qui le tuait.

Hélas ! le mal était désespéré.

Mais que ne peut une mère lorsque le sort, la vie de son unique et si cher enfant est en jeu ? Elle se soumet avec résignation aux douloureuses humiliations ; son cœur lui montre l'espoir où d'autres ne voient que les plus amères déceptions.

Quelques jours après cet incident, Gertrude quittait la ferme vers le